

BULLETIN  
DE  
L'INSTITUT EGYPTIEN

---

QUATRIÈME SÉRIE. — N° 5.

---

ANNÉE 1904



LE CAIRE  
IMPRIMERIE NATIONALE  
1905.

## MOSQUÉE ET TOMBEAU DU SULTAN SALEH NEGM EL-DIN AYYOUB

مدارس وقبة السلطان الصالح نجم الدين أيوب

La madrassah el-Sâlehieh — lisons-nous dans les *khîtat* de Makrîzî — se trouve à Bein el-Kasrein, à l'endroit où s'élevait anciennement une partie du grand château est des Fatimites. La démolition de ce dernier fut commencée le 13 Zil-Kâda de l'année 639 (1242). Pour mieux préciser la topographie de la mosquée, notre historien dit que l'endroit où siège le cheikh des *hanabla* était l'emplacement d'une porte de château connue sous le nom de Bâb el-Zohoumah. Bientôt le radier fut posé et, en 641, les docteurs des quatre écoles sunnites purent commencer l'enseignement. Dix années après, des constructions s'étaient élevées autour de la madrassah, sur des terrains déclarés *hekr* à son profit. La madrassah el-Sâlehieh devint même pendant un certain temps la résidence du haut tribunal ; en effet, lorsqu'en 648 (1250-1251), le Sultan Eibek, successeur de Sâleh, eut nommé Ala el-Dyn Eidekyn vice-roi, celui-ci siégea dans la madrassah avec le juge du tribunal pour y rendre la justice. Cette madrassah ne cessa d'attirer la sollicitude des autres souverains ; ainsi el-Melik Mohamed Baraka Khân, afin d'augmenter les revenus du sanctuaire, constitua en wakf le marché des orfèvres qui se trouve vis-à-vis de la mosquée<sup>1</sup>.

Plus loin, Makrîzî mentionne le mausolée du sultan el-Sâleh qui fut adossé à la madrassah déjà complète ; on en démolit même une partie — la salle (ka'ah) du cheikh el-Mâlkîeh — pour assurer au mausolée une situation convenable près de la mosquée.

1. Le marché des orfèvres se trouverait ainsi depuis six siècles et demi à son emplacement actuel.

La madrassah et le tombeau du sultan Sâleh forment avec le sebil-kouttâb de Khosro pacha un groupe de l'effet le plus pittoresque au milieu des nombreux monuments qui enrichissent la vieille artère Bein el-Kasrein.

Quelle doit avoir été l'impression d'ensemble lorsque le majestueux portail du mausolée et la mosquée de Beibars I (1260-1277), le premier tronqué et la seconde réduite à quelques pans de murs, se développaient dans leur intégrité!

Sur la planche I s'élève, au premier plan, le mausolée, couronné du dôme; à gauche sa porte en marbre dépouillée de la haute niche qui lui servait de cadre. Plus loin, on voit la fontaine surmontée du pavillon léger d'une école de Khosro pacha. Sur la photographie, leur saillant masque presque complètement la façade de la mosquée nord dont on aperçoit le minaret imposant auquel se rattache la seconde partie de la mosquée, le collège sud.

La mosquée de Sâleh se composait, en effet, de deux corps distincts, de la mosquée nord et de la mosquée sud<sup>2</sup>, séparées par un large couloir auquel on accédait par la grande porte qui s'ouvre sous le minaret. Un reste du riche plafond de ce couloir est encore visible dans la partie avoisinant la tour. Le couloir par où affluait la multitude des étudiants et des plaignants, au temps de Baraka Khân, est aujourd'hui converti en rue. Il s'y déroule toutes les scènes plus ou moins profanes dont un passage public est le théâtre ordinaire, et en bordure s'alignent des maisons d'habitation, qui envahissaient même l'ancienne *area sacra* de l'édifice. Du collège nord il ne subsiste que le liouân ouest adossé au tombeau et quelques murs du liouân opposé. Quant aux conditions de la mosquée sud, elles sont encore plus tristes; excepté sa façade, elle n'offre qu'un amas de terre mêlée de matériaux disparates. La photographie nous montre exactement ce qui subsiste de ce grandiose monument dont la façade a un développement de près de cent mètres et qui a occupé une superficie d'environ six mille mètres.

Le faste avec lequel cet édifice avait été érigé n'est rien pourtant auprès de l'importance qu'il occupe dans l'histoire de l'art arabe en Egypte.

2. El-Makrizî parle tantôt de la madrassah, tantôt des madâres el-Sâlehieh et en réalité il y avait deux collèges.

La mosquée de Sâleh Ayyoub, avec le mausolée adjacent, constituent une étape intéressante dans le développement de l'architecture ; ils nous montrent le point précis où l'art est arrivé à la fin de la dynastie Ayyoubite. Cette constatation est facile à faire si on la compare avec l'extérieur de la mosquée fatimite el-Akmar (planche II), plus ancienne de cent vingt-deux ans. Un progrès a, certes, été réalisé mais, malgré le siècle et quart qui sépare ces deux remarquables monuments et malgré l'absence presque complète d'œuvres intermédiaires, leurs points de contact se révèlent à première vue. Ils nous permettent, de plus, d'établir entre les deux édifices la juste révélation qui présida au développement des formes.

Le système de la façade de mosquée est déjà fixé dans la mosquée fatimite. Elle contient tous les éléments qui composeront à l'avenir la décoration artistique extérieure des gâma et dont le facteur principal est la niche, plus ou moins importante, et son couronnement dont on a une si grande variété sur la façade d'el-Akmar.

Mais si, dans le monument fatimite, les niches, à l'exception de celle qui encadre la porte d'entrée, ne sont pas en relation organique avec l'intérieur de l'édifice (elles n'ont d'autre but que d'animer un mur que l'on voulait anoblir), il en est autrement dans la façade de la mosquée de Sâleh où les niches gagnent en importance par le fait qu'elles renferment des fenêtres, les mettant en relation immédiate avec l'intérieur du sanctuaire. Elles deviennent ainsi autre chose qu'un simple moyen de décoration. L'exemple, d'ailleurs, a bien pu être fourni par la porte même de la mosquée d'el-Akmar.

Nous retrouvons dans la façade du mausolée un progrès semblable à celui que nous avons constaté dans la façade de la mosquée. Mais ici les niches épousent toute la hauteur du mur, innovation non moins importante. De là à la façade définitive de la mosquée, où les niches contiennent des fenêtres sur deux ou trois étages, il n'y a qu'un pas. Dans cet ordre d'idées, un essai bien que modeste, peut être relevé sur la façade de la madrassah nord de Sâleh.

Différant de la façade d'el-Akmar par les éléments nouveaux que nous avons signalés, la façade de Sâleh s'en rapproche par de nombreux détails. Citons : le gros cordon qui accompagne le galbe des niches ; la forme « persane » de l'arc de ces derniers ; le linteau privé d'arc de décharge de la porte, etc. La période indécise du style est

indiquée par la curieuse mode de faire monter les feuilles de l'entablement, ce qui leur donne une position contraire à toute notion statique, signe évident d'une importation d'origine inconnue. Cette période d'indécision et d'influence étrangère dite « chrétienne » se maintient tant que durent les combats contre les Croisés. C'est seulement après leur refoulement définitif par Kélaoun que le style arabe se dégage nettement ; il assimile tout ce qui convient à l'esprit de ses formes ; il élimine les éléments qui lui sont contraires. Sous le sultan Mohamed, fils de Kalaoum (1293-1341 avec interruption) le type de façade est complet.

\*  
\* \*

Parmi les documents épigraphiques livrés par le monument, l'inscription gravée sur la façade des collèges et celle placée au-dessus de la porte du tombeau sont les plus importantes<sup>1</sup>.

La première inscription se trouve à quelque hauteur, sculptée dans la pierre ; le passage lisible sur la base du minaret nous donne la date de la construction, 641 (1243-1244). La seconde inscription sculptée sur une plaque de marbre indique, entre autres événements, la mort du sultan, arrivée dans la nuit du 15 Cha'bân 647 (23 novembre 1249).

D'autres inscriptions se trouvent à l'intérieur du mausolée, notamment celle en stuc placée sur le grand bandeau de bois (aux chapiteaux des deux colonnes du mihrâb), celle du beau cénotaphe et quelques phrases encore qui occupent les vantaux des fenêtres.

Toutes ces inscriptions ont été relevées par M. Max Van Berchem et publiées dans son magistral ouvrage : *Corpus inscriptionum arabicarum*.

L'inscription du cénotaphe (n° 69 du Corpus), dont le texte est donné d'après un manuscrit de M. Mehren, est exactement la suivante :

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ هَذَا قَبْرُ الْفَقِيرِ إِلَى رَحْمَةِ اللَّهِ تَعَالَى السُّلْطَانِ الْمَلِكِ الصَّالِحِ (٢) . . .  
الَّذِي أُدْبِرَ ابْنُ مُحَمَّدِ بْنِ أَبِي بَكْرٍ ابْنِ أَيْوُبَ قَدَسَ اللَّهُ رُوحَهُ وَفُورَ ضَرْبِهِ تَوَفَّى رَضِيَ اللَّهُ عَنْهُ  
فِي (٣) النَّصْفِ مِنْ شَهْرِ شَعْبَانَ سَنَةِ سَبْعٍ وَأَرْبَعِينَ وَسِتِّ مِائَةٍ لِلْهِجْرَةِ النَّبَوِيَّةِ .

1. Cette inscription est visible sur la photographie : elle a été publiée avec la traduction (fasc. n° 10, année 1893) du Comité de conservation des monuments de l'art arabe.

2. Le texte suivant est caché par un morceau de bois et est sans doute **بنجم**.

3. M. Mehren a lu : **في المتصورة نصف شهر شعبان**.

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux. Ceci est le tombeau du nécessaire de la clémence de Dieu suprême, le sultan el-Malik el-Saleh el-Dyn Ayyoub, fils de Mohamed, fils d'Aboubekr, fils d'Ayyoub; que Dieu purifie son âme et éclaire sa tombe, mort — qu'il soit agréé par Dieu — à la moitié du mois de Chaabân, année 617 (1249) de l'hégire du Prophète<sup>1</sup>. »

Il y a encore lieu d'observer que l'inscription du grand bandeau en bois (à l'intérieur du mausolée) n'est pas gravée mais appliquée en stuc et que la porte en fer (p. 104 du Corpus) qui formait l'entrée de la ruelle sous le minaret se trouve au Musée arabe sous le n° 1021. Le métal dont sont revêtus les vantaux de cette porte est le métal jaune. Remarquer les ornements entaillés dans le bois de l'autre face des vantaux et qui accusent un caractère franchement fatimite<sup>2</sup>.

Nous complétons la série avec quelques autres inscriptions mises à jour par les récents travaux. L'une se trouve au-dessus de la fenêtre de la madrassah nord, à côté du sebil Khosro pacha. La première partie est coranique, la seconde exprime un vœu à l'adresse du sultan.

اللهم أدم دولة مولانا السلطان الملك الصالح

« O Dieu, conserve le règne de notre Seigneur le sultan el-Malik el-Sâleh. »

D'autres inscriptions se voient sous les stalactites du pan coupé du tombeau, tourné vers le sebil mentionné. La phrase en naskh est :

توكلت على الله

« Je me fie à Dieu. »

et en coufique

حسبي الله ونعم الوكيل

« Dieu me suffit, c'est un excellent protecteur »

enfin, un fragment d'inscription en caractères coufiques sur le jambage subsistant du portail disparu. Elle est coranique.

1. Je dois cette traduction, ainsi que la revision de toutes les autres, à l'obligeance de notre confrère, M. Aly bey Bahgat.

2. Nous profitons de l'occasion pour compléter l'inscription qui se trouve sur l'abaque des colonnes (n° 68 du Corpus) :

محي الميت الرميم وجابر العظم الكسير

« Résurrecteur du mort décomposé et ajusteur de l'os cassé ! »

يا أيها الملك الذي أحسنا وليس له نظير

« O roi, qui, à peine paru, n'a pas d'égal ! »

\*  
\* \*

Le Comité de conservation des monuments de l'art arabe s'est occupé à plusieurs reprises du monument de Sâleh Ayyoub.

Son attention fut attirée surtout à l'occasion de la chute du minaret de la mosquée de Beibars (et non pas de la mosquée el-Sâleh, comme il est dit au 7<sup>e</sup> procès-verbal, § a, b), accident qui emporta le portail de Sâleh.

Dans le procès-verbal n<sup>o</sup> 45, le Comité décide la disparition des boutiques qui s'alignent aux pieds du tombeau, et recommande enfin le cénotaphe en bois très artistiquement sculpté, à l'attention de l'Administration générale des wakfs (rapp. n<sup>o</sup> 108).

La décision la plus importante est pourtant celle prise dans la 118<sup>e</sup> séance, où il a été décidé la suppression de l'immeuble qui cache complètement l'intéressante façade du collège nord.

Espérons que les efforts du Comité seront couronnés de succès.

\*  
\* \*

Le sultan Sâleh Negm el-Dyn Ayyoub était le second fils de Kâmel, de ce roi éclairé et tolérant devant qui saint François d'Assise pouvait faire entendre son éloquence, lors de son voyage en Égypte, en 1219 <sup>1</sup>.

L'époque des Ayyoubites fut un temps de guerres entre l'Orient et l'Occident, mais les combats n'empêchaient pas qu'aux jours de paix les relations ne fussent marquées d'une nuance de cordialité et d'estime réciproque. C'est au bruit des batailles que Sâleh Ayyoub ferma les yeux pour toujours. Le moment était critique, car la situation exigeait un guide sûr. Des combats acharnés se livraient entre les Égyptiens et l'armée des Croisés rassemblée à Damiette; l'héritier du sultanat se trouvait loin, en Syrie. La ruse d'une femme écarte les difficultés de l'heure. Cette femme, c'est Chagarat el-Dorr, l'épouse intelligente du roi défunt et dont nous avons relaté ailleurs l'ascension au trône et la fin tragique <sup>2</sup>.

1. STANLEY LANE-POOLE, *A history of Egypt*, p. 241.

2. Voir : *Le tombeau de la sultane Chagarat el-Dorr*, dans l'appendice du 17<sup>e</sup> fascicule, p. 112, du Comité.

La mort du sultan survenue à la mi-Cha'abân de 647 (1249) dans les murs de Mansourah — nous raconte el-Makrizi — Chagarat el-Dorr a caché la mort de son époux royal, de crainte des Francs. Fakhr el-Dyn Youssef et l'eunuque Gamâl el-Dyn Mohsen savent seuls le secret. Pour donner plus d'apparence de vérité à la nouvelle d'une simple indisposition du sultan, répandue par Chagarat, les documents d'Etat ont continué à paraître, contrefaits par le domestique Soheil, dont la calligraphie ressemble à celle du sultan défunt. Ce n'est qu'à l'arrivée du successeur de Sâleh, Touran-Châh, qu'il est donné au peuple de connaître la vérité.

Entre-temps, le corps de Sâleh est transporté en secret de Mansourah au château qui s'élevait sur l'île de Rôdah, et y est gardé plus de dix mois dans une salle jusqu'à ce que le mausolée, ordonné par Chagarat el-Dorr, soit achevé. Arrive enfin le jour de l'inhumation de Sâleh ; elle est faite avec grande pompe. Ezz el-Dyn Eybek, ancien mamlouk de Sâleh, devenu le mari de Chagarat el-Dorr et successeur de Sâleh avec son jeune corégnant Malik el-Achraf Moussa, accompagnés de la multitude des mamlouks, des *guemdâr* et des émirs se rendent au château de Rôdah pour y prendre le corps de Sâleh et l'accompagner jusqu'au tombeau ; tous sont vêtus de blanc en signe de deuil. Pour mieux exprimer leur deuil, les fidèles mamlouks du défunt ont fait couper leurs cheveux.

Le lendemain, les cérémonies mortuaires recommencent. Les deux sultans sont descendus de leur résidence de la Cité de la Citadelle pour se rendre au tombeau, où sont réunis les Kodâ (Kâdis), les dignitaires, les mamlouks et la multitude du peuple. Les marchés dans les deux villes (le Kâhira et le Misr) ont été fermés. Ainsi pendant trois jours on fête l'enterrement de Sâleh Ayyoub, au son des tambours qui résonnent lugubrement à Bein el-Kasrein, où s'élève le mausolée.

Tels furent les honneurs rendus, après sa mort, à ce prince auquel les écrivains arabes attribuaient « un génie élevé, un caractère grave, un maintien imposant : il parlait peu et chacun tremblait en sa présence. Jamais prince, avant lui, n'avait réuni autant de mamelouks autour de sa personne. Il fut, par là, la première cause de la ruine de sa dynastie, que ces gardes prétoriens devaient, peu de mois après, renverser » (Marcel., p. 153).

MAX HERZ BEY.